

**A la fin des contes**

\*

**Alla fine delle favole**

**2016**

poesie  
di  
**Tommaso Di Dio**

Traduit par  
**Jöelle Gardes**

per  
**Origini Edizioni**

Ci siamo svegliati; e poi  
abbiamo pulito casa. Abbiamo litigato  
e io sono stato solo per un'ora, al bar  
pensando alla poesia e alla vita ladra che non ha  
parsimonia né pazienza. Siamo usciti  
e la città era brutta di pioggia e faceva freddo  
non c'era niente nulla nessuna vita  
per la strada affollata e superba. Abbiamo  
comprato dei vestiti; inutilmente, abbiamo  
speso il frutto del nostro lavoro. A casa, infine  
infreddoliti, stanchi, sazi, abbiamo guardato  
nel centro del cielo, a dismisura la notte  
ingigantiva. E lì piegava, stordiva; e premeva  
l'enorme e vana necessità  
che ci dice adesso, per quanto potete  
e come potete; in questo  
stupido giorno uguale a tanti e a tanti altri  
dissimile; apprendete  
il farsi complesso di ciò che è  
semplice, oscuro, silenzioso. E poi abbiamo dormito.  
Come tutti dormono. Alla fine delle favole.

\*

Nous nous sommes réveillés ; et puis  
nous avons nettoyé la maison. Nous nous sommes disputés  
et je suis resté seul pendant une heure, au bar  
je pensais à la poésie et à la vie voleuse qui  
n'économise ni ne patiente. Nous sommes sortis  
la ville était laide sous la pluie et il faisait froid  
c'était le vide le rien aucune vie  
sur la rue bondée et prétentieuse. Nous  
avons acheté des vêtements, inutilement, nous avons  
dépensé le fruit de notre travail À la maison, finalement  
glacés, fatigués, éccœurés nous avons regardé  
au centre du ciel, la nuit démesurément  
s'agrandissait. Et elle faisait plier, étourdissait et oppressait,  
l'énorme et vaine nécessité  
qui nous dit maintenant, combien vous pouvez  
et comment vous pouvez ; dans ce  
stupide jour égal à tant d'autres et de tant d'autres  
différent : apprenez  
la complexité de ce qui est  
simple, obscur, silencieux. Et puis nous avons dormi.  
Comme tous dorment. À la fin des histoires.

Il piccione cade  
dalla parete a capofitto un volo  
quasi tocca il catrame della via  
e risale. Il cielo bianco del mattino.  
L'acqua sporca di fine ottobre, le opache  
scarpe, la pioggia, il sorriso ebe  
che ti mette in faccia l'inutile luce  
di questo giorno. C'è da andare.  
Da lavorare. E quel volto  
che ti dorme vicino, che si sveglia  
vicino al tuo; da quale vita animale  
prende forza e resistenza, caccia il fiato  
e cerca spazio per attraversare  
strada e piazza, corpi nei corpi, aria, mondi  
e minime arnie d'esistenza. C'è qualcosa che ci sfugge.  
Un incompreso silenzio nel boato  
dei tanti motori e macchine allo scatto  
del semaforo verde sulla via.

\*

Le pigeon tombe  
du mur la tête la première en un vol  
qui touche presque le revêtement de la rue  
et remonte. Le ciel blanc du matin.  
L'eau sale de fin octobre, les chaussures  
ternes, la pluie, le sourire idiot  
que plaque sur le visage l'inutile lumière  
de ce jour. Il faut sortir.  
Il faut travailler. Et ce visage  
qui dort à tes côtés, qui se réveille  
près du tien ; de quelle vie animale  
tire-t-il force et résistance, exhale-t-il son souffle  
et cherche-t-il un espace pour traverser  
rue et place, corps parmi les corps, air, mondes  
et infimes ruches d'existence. Quelque chose nous échappe.  
Un silence incompris dans les détonations  
de tant de moteurs et de voitures au signal soudain  
du feu vert dans la rue.

Seduti sulle sedie; o in piedi  
dietro il banco. Avevano sonno. Avevano  
memoria e disastri. L'uomo al bar  
voleva togliere  
la corona metallica con i denti; mentre una donna  
con lo sguardo nel vetro, luminoso  
precipitava  
dentro una forma di mani rapprese, dentro un  
non amore. Fra le cosce. Oppure dentro il bicchiere.  
Oppure fuori, sotto il tendone, sotto  
il primo sole inerte e cieco di gennaio  
quanta sparita vita  
attraverso molecole diademi spazi  
recingenti gas, calcificazioni, crolli e spasmi  
per la materia va, con le braccia tese  
come un cieco a toccare.

Nessuno qui  
si toglie il cappotto; hanno  
freddo questi umani.

\*

Assis sur les chaises ; ou debout  
derrière le comptoir. Ils avaient sommeil. Ils avaient  
mémoire et désastres. l'homme au bar  
voulait arracher  
la couronne de métal avec ses dents ; pendant qu'une femme  
le regard dans le verre, lumineux  
se jetait dans une forme de mains figées, dans un  
non amour. Entre les cuisses. Ou dans le verre.  
Ou dehors, sous la marquise sous  
le premier soleil inerte et aveugle de janvier  
combien de vie disparue  
au travers de molécules diadèmes espaces  
entourant du gas, calcifications, écroulements et spasmes  
qui va à travers la matière, les bras tendus  
comme un aveugle qui veut toucher.

ici personne  
n'enlève son manteau ; ils ont  
froid ces humains.

Entrando  
per ragioni oscure, oltre la porta  
scorrevole del supermercato; oltre il getto  
d'aria condizionata e oltre i tornelli  
casce scaffali spari  
fra le merci kosher. In fondo a tutto questo  
ci sono bisogni elementari e fragili  
volti visibili, fantasmi  
che ancora vivono dentro di noi. Seduto  
poi, tu stai; e non parli, immerso  
nell'odore di urina e proteine animali. Guardi  
oltre il letto, oltre il tavolo. E per tutta  
l'estensione tu sei  
dimensione di nulla spazio né tempo, quasi non più  
cognizione né memoria. Dentro la caverna, hanno trovato  
residui organici, rocce e frammenti di corno  
sbozzato in zagaglie. Per ragioni oscure  
in fondo a tutto questo; sulle pareti di pietra  
e con milioni di mani  
è stato dipinto un uomo.



\*

En entrant  
pour d'obscures raisons, plus loin que la porte  
coulissante du supermarché ; plus loin que le flux  
d'air conditionné et plus loin que les tourniquets  
caisses étagères décharges  
entre les marchandises kasher, au fond de tout cela  
il y a des besoins élémentaires et de fragiles  
visages visibles, fantômes  
qui vivent encore en nous. Tu restes  
assis ; et tu ne parles pas, immergé  
dans l'odeur d'urine et de protéines animales. Tu regardes  
plus loin que le lit, plus loin que la table. Et à travers toute  
l'étendue tu es  
dimension de rien ni espace ni temps, et presque  
sans connaissance ni mémoire. À l'intérieur de la caverne, ils ont trouvé  
des résidus organiques, des roches et des fragments de corne  
ébauches de sagaies. Pour des raisons obscures  
au fond de tout cela ; sur les parois de pierre  
avec des millions de mains  
un homme est peint.

Eccolo. Si slarga, insensato  
nel fogliame e nelle nuvole. Insensato  
come l'acqua sporca sul granito delle strade.  
Invece, il sole poi torna; e le mattonelle  
si scaldano. Sto qui  
mezzo scemo dal lavoro e dalle contratte  
forze a dismisura intorno ai fuochi verdissimi  
degli alberi d'aprile. Mentre tavolini  
mentre parole, mentre passaggi  
mentre qualcosa rimane, ma non so  
dove, non so come. E si slarga. Settecento.  
Forse, novecento cinquanta  
corpi d'uomini e donne. Di notte  
nella paura prendono il largo, schiacciano  
vanno

come sei bello, aprile; bello  
sporco di sangue e lucido  
come un maiale.

\*

Le voici. Il s'élargit, absurde  
dans le feuillage et les nuages. Absurde  
comme l'eau sale sur le granit des rues.  
Au contraire, le soleil revient; et les briques  
se réchauffent. Je suis là  
à moitié abruti par le travail et la contraction  
démessurée des forces autour des feux si verts  
des arbres d'avril. Pendant que les tables  
pendant que les mots, pendant que les passages  
pendant que quelque chose demeure, je ne sais  
où, je ne sais comment. Et s'élargit. Sept cents.  
Peut-être, neuf cent cinquante  
corps d'hommes et de femmes. La nuit  
dans la panique il prennent le large, poussent  
s'en vont

comme tu es beau, avril; beau  
sali par le sang et brillant  
comme un porc.

Nel momento in cui il cielo rapido riprende  
la propria forza; e dura  
oltre i rami scarni la sua verdissima  
pietra gemma che presto sarà boccio, fiore  
festa, faccia allegra e salto  
di maggio, giugno. Ogni cosa spinge. Fra noi  
dentro di noi. Tende, tira la propria scorza e pure l'asfalto  
s'impregna e s'allaga di pioggia come legno  
come la mano, come la voglia di gettare  
ogni faccia nel fango  
e ridere del sempre di questa strada che  
di mese in mese, muta innesta, tende spacca  
la chioma d'albero che nel parco sta  
ubriaca di terra e scema di vento.

\*

Au moment où le ciel rapide reprend  
sa force: et se prolonge  
au-delà des rameaux dénudés sa très verte  
pierre gemme qui bientôt deviendra bouton, fleur  
fête, visage joyeux et saut  
de mai, de juin. Tout chose pousse. Entre nous  
en nous. Fait effort, distend son écorce et même l'asfalte  
s'imprègne et se gorge de pluie comme le bois  
comme la main, comme le désir de jeter  
chaque visage dans la boue  
et de rire du toujours de cette rue qui  
de mois en mois, greffe muette, fait effort brise  
le feuillage d'arbre qui se dresse dans le parc  
ivre de terre et fou de vent.

Ascolto  
il tuo cuore che batte.

Dentro la cassa del torace, oltre lo sterno.  
Allora si alzano, prendono i loro figli  
aprono le porte dei magazzini. Si amano  
nei container producono  
milioni di mostri merci, chimere  
e sognano mondi  
che nello stomaco inghiottiti cantano  
quando il tramonto li cancella. Perché smettano  
dentro ogni corpo chiuso  
le labbra di dividersi, quest'epoca  
di guaire al cielo. Quasi sembra che  
una mano larghissima  
la mia testa prenda a forza e tutta  
oltre le città deserto e le luci elettriche  
la scagli  
la scagli contro vento.

\*

J'écoute  
ton cœur qui bat.

Dans la caisse du torax, au-dessus du sternum.  
Alors ils se lèvent, ils prennent leurs enfants  
ils ouvrent les portes des magasins. Ils s'aiment  
dans les containers ils produisent  
des millions de monstres des marchandises, des chimères  
et ils rêvent de mondes  
qu'ils ont engloutis dans leurs estomacs et qui chantent  
quand le crépuscule les supprime. Pourquoi est-ce que les lèvres  
dans chaque corps fermé  
cessent de se diviser, et cette époque  
d'aboyer vers le ciel. Il semble presque qu'  
une main très large  
prend ma tête par force et tout entière  
au delà des villes - désert les lumières électriques  
tu la jettes  
tu la jettes contre le vent.

I.

Fuori, ha da poco smesso di piovere  
e c'è già afa; sulla strada, di notte  
i bicchieri sono abbandonati e le lattine di birra  
Non è sempre così. A volte  
nelle ore più imprevedibili  
nei margini si strofinano  
le guance di animali miti e il sole getta  
forza nell'aria; e i morti, gli attimi dei morti  
fanno catena, s'affacciano  
nell'area aperta tra le foglie, mentre l'ombra  
li muove nell'erba, nel vento  
che piano li evapora. È dolce  
fermarsi qui; ascoltare  
questo suono.



## I.

Dehors, la pluie vient de s'arrêter  
et il fait déjà étouffant. Une foule  
s'attroupe tout autour au bord de l'asphalte.  
Les verres sont abandonnés ; et les canettes de bière.  
Ce n'est pas toujours comme ça. Parfois  
aux heures les plus imprévisibles  
aux marges des animaux dociles  
frottent leurs bajoues et le soleil lance  
sa force dans l'air ; et les morts, les instants des morts  
forment une chaîne, ils apparaissent  
dans l'espace ouvert entre les feuilles, pendant que l'ombre  
les fait bouger dans l'herbe, dans le vent  
qui les disperse doucement. Il est doux  
de s'arrêter ici ; d'écouter  
ce son.

## II.

Questo suono. E nella mente viene  
il rumore delle felci e l'acqua  
che scorre di un fiume. Siamo fra le pietre  
e vedo il volto del maestro Dialmo  
che va via fra le stradine, in alto  
sopra il tuo paese. Essere qui  
e non esserci. Questo scollamento  
questa frattura, questa pietra rotta  
fra le mani e ricomposta. Quando ti ho letto quel nome  
hai riso forte e hai detto è vero, quell'uomo  
è stato, è stato vero. Con le mani  
ossidi di ferro e manganese; poi carbone fuliggine  
con acqua, con terre argillose. Macinate  
e ridotte in polvere, erano  
poste a secco sulla pietra, cercandone  
le cavità e le sporgenze. Eri contento  
seduto nella tua mensa pulita, fra gli uomini vecchi  
che hanno dimenticato tutto; eri contento  
davanti alla finestra che slarga  
un paesaggio di condizionatori, palazzi nuovi e alberi  
di strappare un nome dal buio, mentre un antilope  
scompare in fuga  
nel folto della foresta.

## II.

Ce son. Et il vient à l'esprit  
le bruit des fougères et de l'eau  
Ce son. Et il vient à l'esprit  
le bruit des fougères et l'eau  
qui coule d'un fleuve. Nous sommes parmi les pierres.  
Et je vois le visage du maître Dialmo  
qui s'en va par les chemins, là-haut  
au-dessus de ton village. Être ici  
et ne pas y être. Ce décalage  
cette fracture, cette pierre brisée  
dans les mains et recollée. Quand je t'ai lu ce nom  
tu as éclaté de rire et tu as dit il est vrai, cet homme  
a été vrai. Avec les mains  
oxydes de fer et manganèse ; puis charbon suie  
avec de l'eau, avec des terres argileuses. Broyées  
et réduites en poussière, elles étaient  
mises au sec sur la pierre, y cherchant  
les creux et les bosses. Tu étais content  
assis dans ta cantine bien propre, parmi les hommes âgés  
qui ont tout oublié. Tu étais content  
devant la fenêtre qui s'ouvre sur  
un paysage de climatiseurs d'immeubles neufs et d'arbres  
d'arracher un nom à l'obscurité, pendant qu'une antilope  
en fuite disparaît  
dans l'épaisseur de la forêt.

### III.

Nel folto della foresta. Oppure qui. Dove  
ci scambiamo respiri piano. E ci tocchiamo. E cerchiamo  
il piacere l'uno dell'altro, l'uno all'altro  
estranei eppure prossimi, vicendevolmente interni come  
organi, terre, radici. Dopo una sequenza  
di azioni inesplicabili; dopo aver roteato infine  
un tizzone intorno al corpo legato al palo  
l'uomo doveva andare via, dissociarsi  
dagli altri uomini. Perché aveva ultimato  
il gesto; perché aveva  
preso per sempre dentro di sé  
il calore dei fuochi. Se guardi, mentre ci amiamo  
c'è una catena e s'affacciano fantasmi  
fuori, ha da poco smesso di piovere.

### III.

Dans l'épaisseur de la forêt. Ou bien ici. Où nous échangeons lentement nos respirations. Et nous nous touchons. Et nous espérons le plaisir l'un de l'autre, l'un à l'autre étrangers et pourtant si proches, dans l'intérieur de l'autre comme des organes, des terres, des racines. Après une suite de gestes inexplicables ; après avoir enfin fait tourner un tison autour du corps lié au poteau l'homme devait s'en aller, se séparer des autres hommes. Parce qu'il avait achevé le geste ; parce qu'il avait pris en lui la chaleur des feux. Si tu regardes, pendant que nous nous aimons c'est une chaîne et des fantômes apparaissent dehors, la pluie vient de s'arrêter.

Il giorno si spegne, la luce cala.  
L'uomo esce dalla metropolitana  
e cerca una pietra, una spalla  
un gomito di luce piena; qualcosa che scaldi  
e invece parla  
con il palo della luce e con le fredde sbarre.  
Dall'altra parte della geografia terrestre  
c'è qualcuno rinchiuso, albero  
sbattuto cacciato ritorto; ricaduto  
nella propria corteccia come fa buio  
corpo spastico dentro crollo  
di roccia e rocce in una caverna. Avamposto  
di sangue e brecciolina. Come ciò che non dura.  
Così, cerchiamoci. Ognuno  
dentro l'altro vasto umano mondo, ami  
il labirinto.

\*

Le jour s'éteint, la lumière baisse.  
L'homme sort du métro  
et cherche une pierre, une épaule  
un coude de pleine lumière; quelque chose qui réchauffe  
et au contraire il parle  
avec le pilier de lumière et les barreaux froids.  
De l'autre côté de la géographie terrestre  
quelqu'un est enfermé, arbre  
abattu chassé tordu ; retombé  
dans son écorce comme il fait noir  
corps épileptique en dedans écroulement  
de roche et roches dans une grotte. Avant-poste  
de sang et de gravier. Comme ce qui ne dure pas.  
Alors, nous devons nous chercher. Que chacun  
dans l'autre vaste monde humain, aime  
le labyrinthe.

Ti ho stretto la mano; mentre gli occhi  
ti si chiudevano. Ho parlato piano  
di marzo, di aprile; e delle stelle  
dentro il corpo del toro e dell'ariete.  
La città poi ha strade distese  
cavalcavia e palazzi; dentro i prati  
gli alberi non si trattengono, esplodono  
nuovamente di fiori nuovi; e pure i ragazzi  
ridono, fuori dai locali e dalle saracinesche.  
Io non conosco questi letti, che si alzano  
con un telecomando; né conosco la nausea  
che ti ricopre di farmaci. Ma la vita ha fatto tanto, mi dici  
mentre chi scrive romanzi  
ha pagine ancora da inventare. E tremano legnami  
e sassi; in un deserto della mente dove intanto corrono  
lepri e scimmie. I fiumi si incontrano  
disgregati, come sabbia nelle sponde erose  
dai passi degli uomini  
che hanno smarrito il dolore. Infine le mani  
accendono le luci della sera. Ti lavano i capelli  
nel lavandino, come ad un animale calmo  
che piega il collo nella pozza e si scuote poi  
vigile, indifeso. Prima di rientrare  
nel buio del bosco, tu lasci sola  
tremante della tua sete  
l'acqua chiara, nella radura.



\*

Je t'ai serré la main ; pendant que tes yeux  
se fermaient. J'ai parlé doucement  
de mars, d'avil ; et des étoiles  
dans le corps du taureau et du bélier.  
La ville a des rues étendues  
viaduc et immeubles ; dans les prés  
les arbres ne se contrôlent pas, ils explosent  
à nouveau de fleurs nouvelles; et même les gamins  
rient, hors des locaux et des rideaux de fer.  
Je ne connais pas ces lits, qui se soulèvent  
avec une télécommande ; et je ne connais pas la nausée  
qui recouvre de médicaments. Mais la vie a tellement fait, me dis-tu  
alors que celui qui écrit des romans  
a encore des pages à inventer. Tremblent le bois  
et les cailloux ; dans un désert de l'esprit où entre-temps courent  
lièvres et singes. Les fleuves se rencontrent  
fragmentés, come le sable sur les rives érodées  
par les pas des hommes  
qui ont perdu le sentiment de la douleur. À la fin les mains  
allument les lumières du soir. On te lave les cheveux  
dans l'évier, comme à un animal calme  
qui plie son encolure dans la mare dans et se secoue ensuite  
sur ses gardes, sans défense. Avant de rentrer  
dans l'obscurité du bois, tu laisses seulement  
tremblante de ta soif  
l'eau claire, dans la clairière.

## **Nota**

I componimenti qui raccolti sono inediti e sono stati scritti fra il 2013 e il 2016.

A p. 6 e 7, i riferimenti a fatti di cronaca recente sono intenzionali. Nel componimento a p. 11, si richiamano i seguenti versi della poesia *Slavia italiana* del poeta Mario Benedetti: «Le felci come un viso che si impara dietro il muro del paese/ una mattina tutti insieme con il maestro Dialmo.» Le tre poesie sono dedicate a Jean-Charles. Nel testo di p. 12, si fa invece riferimento al rito vedico del *puruṣamedha*. L'ultimo testo, infine, è dedicato al mio amico Antonio.

Les compositions sont inédites et ont été écrites entre 2013 et 2016.

Les références à des événements d'actualité récents sont intentionnelles. Dans la composition p. 11, se référer aux vers suivants du poème italien *Slavia* du poète Mario Benedetti : « Des fougères comme un visage qui s'apprend derrière le mur du village / un matin tous ensemble avec le maître Dialmo ». Les trois poèmes sont dédiés à Jean-Charles Vegliante. Dans le texte du p. 12, il est fait référence au rite védique de puruṣamedha. Enfin, le dernier texte est dédié à mon ami Antonio.